

Articoli/Articles

LE PASSÉ, L'ENSEIGNEMENT, LA SCIENCE:
FÉLIX VICQ D'AZYR ET L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE AU
XVIIIÈ SIÈCLE

RAFAEL MANDRESSI

Centre Alexandre-Koyré Histoire des Sciences et des techniques (CNRS) Paris

SUMMARY

As a result of a process initiated by the end of the 17th century, in the second half of the 18th century the history of medicine became an autonomous branch of the medical knowledge. The uses of the past were no longer those which prevailed in the Renaissance times, and the inherited knowledge played no more a significant role in the production of active medical knowledge. The ideas of the French anatomist and doctor Félix Vicq d'Azyr (1748-1794) on the history of medicine represent an original synthesis of the new frames of historical thought, from a theoretical and methodological point of view as well as in regard with the institutional and pedagogical functions of medical history. Vicq d'Azyr was the first, in fact, to assign to what he viewed as an independent discipline a specific place as a new chair in medical education.

L'histoire de la médecine a une histoire, qui est en partie celle de ses usages. Le plus souvent tacites, ces usages sont inscrits dans des choix d'écriture. Aussi faire leur histoire implique de faire l'histoire de l'historiographie. C'est à travers celle-ci, en tant que production écrite, que s'expriment en effet les modes d'existence de l'histoire de la médecine comme activité ou démarche intellectuelle – et non pas nécessairement discipline, car l'institution disciplinaire est un événement lié précisément à des configurations spécifiques de ces

Key words : History of medicine - Historiography – Eulogies - Félix Vicq d'Azyr

modes d'existence. Cette institution disciplinaire de l'histoire de la médecine se produit, en Europe, à l'époque moderne, dans un processus dont on pourrait faire remonter l'amorce au XVI^e siècle. Or ce n'est qu'au cours du XVIII^e que l'on voit nettement se dessiner les traits d'une discipline proprement dite, et il faudra attendre encore plusieurs décennies avant que celle-ci ne se consolide véritablement, dans la première moitié du XIX^e siècle.

Les avatars de l'histoire de la médecine pour l'ensemble de cette longue période définissent un terrain de recherche qui mérite à mon sens d'être désigné et balisé, en particulier au sujet de ce que j'appellerai les régimes historiographiques de production des savoirs médicaux – c'est-à-dire les registres selon lesquels la médecine européenne moderne a mobilisé ses appropriations du passé en tant que ressource cognitive dans l'élaboration du savoir médical lui-même.

L'étude que voici a pour objet l'analyse, dans ce cadre, des idées sur le rôle et le statut de l'histoire de la médecine chez Félix Vicq d'Azyr (1748-1794). Si l'ensemble de l'œuvre de ce médecin et anatomiste français n'a pas reçu, à ce jour, une attention à la hauteur de son influence sur la science de son temps, ses réflexions sur l'histoire de la médecine demeurent particulièrement peu connues. Mon propos vise à les mettre au jour, tant dans ce qu'elles doivent aux coordonnées selon lesquelles la question se pose dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, que dans ce qu'elles ont d'original et de novateur dans ce contexte. Pour ce faire, je tracerai d'abord rapidement les grandes lignes d'une hypothèse générale de travail quant à l'histoire de l'histoire de la médecine, par rapport à laquelle je situerai ensuite les contributions de Vicq d'Azyr.

États de l'historiographie

La proposition que je voudrais suggérer au sujet de l'histoire de la médecine est qu'elle a été une composante à part entière des opé-

rations de formation des connaissances médicales dans la première modernité, pour ensuite s'en détacher progressivement jusqu'à en être complètement mise à l'écart. Le passé de la médecine cesse alors d'être agissant dans l'espace de constitution des connaissances positives. Autrement dit, il devient radicalement du passé, dans un mouvement d'éloignement de la scène active du savoir qu'il faut rattacher à l'émergence d'une discipline autonome ayant ce passé pour objet. Aussi on retrouve à l'époque moderne des états différents de l'historiographie de la médecine, et on y assiste au passage d'une historiographie contenue dans la trame même des écrits médicaux, à une autre qui en a été évacuée et assume des formes textuelles propres. Les trajectoires menant de l'une à l'autre ne sont pas linéaires ni univoques; il n'en reste pas moins que le déplacement existe. Dans le premier de ces deux états, que l'on pourrait dire d'historiographie 'incorporée', les formes du recours aux autorités montrent bien les usages directement productifs du passé qui la caractérisent, et que Machiavel (1469-1527) exprime quand il affirme à propos de l'histoire, dans ses *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* (1519), que

la Medicina [non] è altro che esperienza fatta da gli antichi Medici, sopra la quale fondano i Medici presenti li loro giudicij¹.

Il en est ainsi par exemple dans la littérature médicale de la Renaissance, l'un des enjeux centraux ayant été à cette époque la place et l'influence du savoir ancien. Les controverses qui animèrent la phase finale de la récupération de la tradition galénique et sa mise à l'épreuve au XVI^e siècle, rendent spécialement visible la manière selon laquelle la médecine renaissante, l'anatomie notamment, traita sa mise en place dans une relation vivante et complexe avec les écrits de Galien². Ces controverses font apparaître un même espace intellectuel réunissant le passé et le présent, un dialogue entre les anciens

et les modernes autour d'un savoir en train de se faire³. Dans les débats autour de l'anatomophysiologie galénique, tous les savants impliqués – Vésale et Jacques Dubois (1478-1555) au premier chef, mais également Colombo, Matteo Corti (1475-1542), Juan Valverde († v. 1588), Volcher Coiter (1534-1576), ou des *minores* comme Francesco Pozzi († 1564), Gabriele Cuneo, Rhenus Henerus et Luis Collado (†1589) – sont engagés non seulement dans un échange avec leurs contradicteurs, mais aussi, en même temps et en relation aux problèmes de fond posés par le débat lui-même, avec les autorités. Or c'est aussi à la Renaissance que les textes anciens sont historicisés, ce à quoi participent de façon décisive les médecins humanistes et hellénistes⁴. La remise en question des autorités, même timide ou partielle, va de pair d'ailleurs avec cette historicisation, car elle est rendue possible par la mise à distance des écrits de la tradition médicale. En ce sens, les controverses auxquelles on a fait allusion, tout en exprimant la valeur présente qui est conférée à la parole ancienne, n'en sont pas moins une manifestation des contradictions que ce déplacement historicisant provoque; elles en font entendre les grincements. De manière plus explicite, des exposés à caractère historique, censés démontrer la primauté de la médecine grecque que les hellénistes revendiquent, commencent à apparaître au XVI^e siècle dans les introductions et les préfaces aux traités⁵. Des genres historiographiques sont en outre investis dans le domaine de la médecine, comme en témoigne la publication, dans ces mêmes années, de collections de vies des savants et de bibliographies cumulatives avec des notices biographiques des auteurs – le *Catalogus illustrium medicorum* d'Otto Brunfels (Argentorati, 1530), la *Bibliotheca universalis* de Conrad Gesner (Zürich, 1545)⁶. Le paysage des régimes historiographiques n'est donc pas homogène à la Renaissance: l'historiographie de la médecine est certes imbriquée dans le discours médical, qu'elle travaille de l'intérieur; elle loge aussi ailleurs. Seulement, cet ailleurs représente au moins

tout autant d'autres figures de l'aménagement du savoir hérité en relation à l'état des problèmes posés et des cadres doctrinaux en vigueur, qu'un lieu de déportation de l'histoire au dehors du champ d'efficience des connaissances médicales.

Vers une histoire au passé simple

Cette situation change au XVIII^e siècle. L'examen de la production historiographique à cette période fait clairement ressortir des mutations qui aboutissent à la définition d'un nouveau statut de l'histoire de la médecine, opposé à celui qui avait prévalu jusqu'alors: à terme, le passé devient scientifiquement muet, ses fonctions finissent par être à peine résiduelles sinon nulles dans la formation du savoir médical. L'historiographie, autrefois 'incorporée', traduit cela en se constituant corrélativement en discours indépendant, au sein duquel on verra s'affirmer au XIX^e siècle la prépondérance d'une érudition à vocation principalement généalogique⁷.

Il n'y a pas de rupture brusque dans ce processus, ni de basculement soudain entraînant la substitution massive d'un régime historiographique par un autre. Ce sont plutôt des inflexions que l'on observe, qui conduisent à la reconfiguration des relations que la médecine entretient avec son histoire et qui gouvernent la façon de l'écrire. On n'est donc pas ici non plus, tout comme à la Renaissance, face à un front historiographique uniforme, bien que ses lignes de partage se soient modifiées dans le sens inverse. Jackie Pigeaud en apporte une démonstration à travers son analyse de l'enjeu de l'hippocratisme à la fin du XVIII^e siècle: on y revient à l'Antiquité, aux origines, on opère un "retour critique à des textes organisés et émendés" dans ce qui constitue, par là même, une 'Renaissance', la renaissance d'une médecine

qui prétend prendre les voies de l'histoire et se maintenir comme pratique historique, qui prétend unir l'histoire et la pratique, en fait qui pratique sa propre histoire⁸.

On ne saurait mieux dire les usages de l’histoire de la médecine qui correspondent au régime de l’historiographie ‘incorporée’. Or c’est ce même XVIII^e siècle qui “nous fait assister à la naissance d’une histoire historienne”, de “ce qui s’appelle et se veut Histoire de la médecine, avec des finalités qui ne sont pas immédiatement pratiques”⁹. Et Pigeaud d’évoquer Daniel Leclerc (1652-1728), auteur de l’ouvrage qui est considéré comme celui qui inaugure le genre:

*Histoire de la medecine, ou l’on voit l’origine & les progrès de cet art, de siècle en siècle; les Sectes qui s’y sont formées; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie (Genève, 1696)*¹⁰.

Dans sa préface, Leclerc présente lui-même son livre de quelque sept cents pages in-12 comme étant la première histoire de la médecine. La revendication est significative, car au-delà de la volonté de l’auteur de promouvoir l’originalité de son propos, elle indique qu’il avait le sentiment de faire autre chose que ses prédécesseurs. Leclerc avait pourtant collaboré avec Jean-Jacques Manget (1652-1742) dans la préparation de la *Bibliotheca anatomica* (Genève, 1685). Manget qui publia par la suite cinq autres grandes compilations, dont une *Bibliotheca scriptorum medicorum veterum et recentiorum* (Genève, 1731),

in qua sub eorum omnium qui a mundi primordiis ad hunc usque annum vixerunt nominibus, ordine alphabetico adscriptis, vitæ compendio enarrantur... sicque historia medica vere universalis exhibetur,

tel que son titre l’annonce¹¹. Cette *Bibliotheca scriptorum medicorum* reprenait l’ensemble du *Lindenius renovatus* (Nuremberg, 1686), à savoir le *De scriptis medicis libri duo* de Johannes van der Linden (1609-1664) complété par Georg Abraham Mercklin († v. 1702), auquel Manget avait ajouté à son tour des auteurs postérieurs à l’époque de Mercklin.

Aussi les genres historiographiques auxquels ce type d'ouvrages se rattache continuent d'avoir une présence au XVIII^e siècle: citons, parmi d'autres, la *Bibliographiæ anatomicæ specimen* de James Douglas (1675-1742), publiée à Londres en 1715 et rééditée en 1734 à Leyde, les quatre "bibliothèques" d'Albrecht von Haller (1708-1777) – *botanica* (Zürich, 1771-72), *chirurgica* (Berne, 1774-75), *anatomica* (Zürich, 1774-77), et *medicinæ practicæ* (Berne, 1776-88), ou encore la *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine en l'université de Paris, depuis 1110, jusqu'en 1750* de Jacques-Albert Hazon (1708-1779), parue en 1778 à Paris. *L'Histoire* de Leclerc, sans rompre totalement avec ce mode d'écriture, de travail critique et d'organisation des textes, marque néanmoins un début, celui des "histoires" comme genre, et donne lieu à ce qui peut être vu comme le premier débat historiographique *stricto sensu*: le livre de Leclerc traite de la médecine ancienne jusqu'à Galien y compris; dans sa troisième édition, l'auteur ajouta au texte original une cinquantaine de pages contenant *L'Essai d'un plan pour servir à la continuation de l'histoire de la médecine*, couvrant depuis Galien jusqu'au XVI^e siècle. Deux ans plus tard, John Freind (1675-1728), critique vis-à-vis de Leclerc, donne sa propre *History of Physick: from the time of Galen, to the beginning of the sixteenth century* (Londres, 1725-26), immédiatement suivie des *Observations on Dr. Freind's History of physick: shewing, some false representations of ancient and modern physicians*, de Clifton Wintringham (1689-1748), publiées à Londres en 1726. Peu de temps après, ce fut à Jean Le Clerc (1657-1736) de répliquer par *An answer to what Dr. Freind has written in his History of physick: concerning several mistakes, which he pretends to have found in a short work of Dr. Le Clerc, intituled, An essay of a plan, &c.* (Londres, 1728)¹².

Il n'est pas lieu ici de dresser une liste exhaustive des histoires de la médecine parues au XVIII^e siècle. Donnons-en à peine un aperçu.

En France, Nicolas Éloy (1714-1788) publie son *Dictionnaire historique de la médecine* (Liège-Francfort, 1755)^m, Jean-Baptiste Chomel (1709-1765) son *Essai historique sur la médecine en France* (Paris, 1762), Théophile de Bordeu (1722-1776) ses *Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine* (Liège-Paris, 1764)¹⁴, Pierre Lassus (1741-1807) et Philippe-Jean Pelletan (1747-1829) leurs *Éphémérides pour servir à l'histoire de toutes les parties de l'art de guérir* (Paris, 1790). En Italie, Rosario Scuderi (1767-1806) est l'auteur d'une *Introduzione alla storia della medicina antica e moderna* (Naples, 1794) trois fois rééditée et traduite en français (Paris, 1810). En Allemagne, Kurt Sprengel (1766-1833) compose une *Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneykunde* des origines à la fin du XVIII^e siècle, en cinq volumes (Halle, 1792-1800), copieusement rééditée et traduite¹⁵. Les histoires de l'anatomie et de la chirurgie furent aussi nombreuses, de l'*Historia chirurgiæ* d'Andreas Goelicke († 1744) publiée à Halle en 1713, à l'*Essai ou discours historique et critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et les modernes* de Lassus (Paris, 1783), en passant par les *Recherches critiques et historiques sur l'origine, sur les divers états et sur les progrès de la chirurgie en France* (Paris, 1744) de François Quesnay (1694-1774), l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* en sept tomes (Paris, 1770-73) d'Antoine Portal (1742-1832) et l'*Histoire de la chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours* (Paris, 1774-1780) commencée par François Dujardin (1738-1775) et continuée par Bernard Peyrilhe († 1804). Les histoires locales de la médecine ne manquent pas non plus, comme celle de la Faculté de Montpellier par Jean Astruc (1684-1766)¹⁶ – auteur par ailleurs d'une "histoire sommaire de l'art d'accoucher" dans son *Art d'accoucher réduit à ses principes* (Paris, 1766) – ou celle sur la Savoie de Vincenzo Malacarne (1744-1816): *Delle opere de' medici e de' cerusici che nacquero o fiorirono prima del secolo XVI negli Stati della Real casa di Savoia* (Torino, 1786).

Vicq d'Azyr: faire de l'histoire, faire de la science

Félix Vicq d'Azyr, dont la production écrite s'étend sur une vingtaine d'années à partir de 1774, ne laissa aucun texte d'histoire de la médecine du type de ceux que l'on vient de citer. Son œuvre scientifique comprend des travaux majoritairement consacrés à l'anatomie comparée, à la médecine et à la médecine vétérinaire: des ouvrages comme le *Traité d'anatomie et de physiologie* (1786), des contributions à l'*Encyclopédie méthodique* (1787-1792), vingt-neuf mémoires académiques portant sur des sujets aussi variés que l'anatomie des oiseaux ou celle du cerveau, la voix, les usages et la structure des extrémités dans l'homme et dans les quadrupèdes, le jaune de l'œuf, la position et la structure des testicules dans le fœtus, le traitement des tumeurs anéurysmales, les clavicules ou les concrétions animales. À ces textes s'ajoutent des écrits que l'on pourrait qualifier d'«institutionnels»: rapports, instructions pour combattre les épizooties et les épidémies, un plan de réforme de la médecine en France, une cinquantaine d'éloges de savants qu'il prononça pour la plupart en sa qualité de Secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine.

Disséminée dans des publications de diverse nature, caractérisée au premier abord par la diversité des matières qu'elle touche, cette œuvre possède cependant une unité et une cohérence sous-tendues par deux grandes lignes de force: la recherche des bases épistémologiques et méthodologiques pour l'établissement d'une science générale des corps d'une part, la réflexion sur la réorganisation – conceptuelle, institutionnelle – de la médecine, sur les modalités de l'inscription sociale de son action d'autre part. C'est de ce deuxième axe que relèvent les idées de Vicq d'Azyr sur l'histoire de la médecine. On les retrouve sous deux formes: formulées et mises en pratique dans le corpus des éloges des savants; à l'état de proposition programmatique, contenues dans le *Nouveau plan de constitution pour la médecine en France*, rédigé de sa main et présenté par la Société royale de médecine à l'As-

semblée nationale en 1790. Une troisième forme, si jamais on peut en parler ainsi, est donnée par la présence extrêmement réduite de références historiques dans ses ouvrages médicaux et anatomiques. Ce qui voudrait dire que pour Vicq d’Azyr l’histoire a des espaces propres, qui ne sont pas ceux des idées scientifiques. En ce sens, on assiste chez lui à la séparation des deux discours qu’on a évoquée.

Prenons l’exemple du *Traité d’anatomie et de physiologie*, le plus ambitieux sans doute de ses textes, conçu comme une véritable somme anatomique, un grand tableau du vivant allant des plantes jusqu’à l’homme¹⁷. Sa publication devait se faire en cahiers de planches en format in folio, contenant six planches coloriées et six autres représentant les mêmes figures mais “avec le trait seulement et les lettres de renvoi”, accompagnées de plusieurs pages d’explications. La description des organes qui devait précéder les illustrations et les discours qui devaient les suivre seraient publiés séparément, eux aussi dans des cahiers in folio. De ce vaste projet, ne virent la lumière que deux discours et cinq cahiers de planches des “organes contenus dans la Boîte osseuse du Crâne” avec leurs explications, plus un *Tableau des fonctions, ou caractères, propres aux corps vivants* et un *Vocabulaire anatomique*, le tout réuni dans un livre de 234 pages, plus un volume de 70 planches.

Inachevé donc, le *Traité* offre néanmoins une synthèse des recherches effectuées jusqu’alors par Vicq d’Azyr ainsi que de ses vues théoriques. Il y formule notamment de façon systématique un programme de recherche en anatomie comparée, et pose ainsi le cadre raisonné d’un espace disciplinaire qui donne la mesure de ses ambitions intellectuelles, sa volonté de bâtir un empire anatomique – une science de l’organisation pour dire le vivant –, son goût pour les systèmes, les synthèses et les tableaux. Dans cet ouvrage important qui aurait pu être monumental, l’histoire de la médecine ne comparait qu’à titre rhétorique, et ce de manière bien mince. Le premier des deux *Discours*

sur l'anatomie en contient quelques allusions rapides, lorsqu'il s'agit, en ouverture, d'évoquer les difficultés que présente l'étude de cette science. Des considérations liminaires, expédiées en quelques lignes à peine, à la suite du propos habituel, abondamment repris à cette époque par de très nombreux auteurs, sur les entraves qui pendant longtemps ont contrarié les progrès de l'anatomie¹⁸: "il n'y a point de siècle où des préjugés de divers genres n'aient mis les plus grands obstacles à ses travaux"¹⁹. Pour l'illustrer, deux paragraphes sont ensuite consacrés à la pauvreté ou l'inexistence des recherches anatomiques en Inde, en Égypte, en Grèce, à Rome; "mille ans se passerent, depuis cette époque, dans ce même aveuglement"; la "Religion de Mahomet, toute guerrière, adopta les préjugés de l'Inde et de l'Égypte", et "ce ne fut qu'au commencement du quatorzième siècle" que des corps humains furent disséqués en Italie, dont l'exemple "n'eut point, avant le seizième siècle, d'imitateurs dans le reste de l'Europe"²⁰.

La concision de ce passage fait penser à une concession de la part de Vicq d'Azyr à une convention de style. Sa plume glisse en effet, sans trop s'y arrêter, sur ce qu'à l'époque sont des lieux communs de l'histoire de l'anatomie²¹ – l'exception étant sa sévérité à l'égard des Anciens, les Grecs notamment, et l'absence de véritable périodisation si ce n'est par l'entrée en scène des dissections humaines marquant l'avènement d'un deuxième âge, celui de l'anatomie libérée et en expansion. Tous les auteurs coïncident sur ce dernier point, mais, pour ne citer que deux exemples, dans le bien plus détaillé quoique bref exposé historique de l'article *Anatomie* de l'*Encyclopédie*, Pierre Tarin (1725-1761) distingue cinq grandes périodes: "depuis la création jusqu'à Hippocrate", depuis Hippocrate jusqu'à Hérophile et Érasistrate, depuis ceux-ci jusqu'à Galien, depuis Galien jusqu'à Vésale et, finalement, "depuis Vesale jusqu'à nous"²². La périodisation de Portal est plus complexe: il divise son ouvrage en deux parties, l'anatomie ancienne jusqu'à William Harvey, et l'anatomie

moderne à partir de ce dernier, chacune des deux comprenant plusieurs “époques” : cinq pour la première (Hippocrate, Galien, Vésale, Fabrici d’Acquapendente et Ambroise Paré), treize pour la seconde (Harvey, Pecquet, Malpighi, Ruysch, Duverney, Morgagni, Winslow, Sénac, Haller, Lieutaud, Dionis, Heister et Morand)²³.

Si Vicq d’Azyr connaît bien la littérature historiographique de son temps – il cite en note Haller, Portal et Lassus, il a lu, à l’évidence, le texte de Tarin –, on dirait que cela ne l’intéresse guère, tant sa propre version est réduite et schématique. Or ce n’est pas uniquement au début du *Premier discours* qu’il est question d’histoire dans le *Traité d’anatomie et de physiologie*. La deuxième partie du volume I, que composent les cinq cahiers de textes d’explication des planches du cerveau, comprend aussi, pour chacun de ces cahiers, quelques pages de “réflexions historiques et critiques” dont l’objet est en réalité moins historique que critique, car il s’agit de passer en revue les qualités et, surtout, les défauts des illustrations anatomiques du cerveau depuis le XVI^e siècle : “Je me suis engagé, dit Vicq d’Azyr, à rendre un compte exact des travaux anatomiques entrepris avant les miens, et à comparer les planches que je publie avec celles que l’on a fait paroître avant moi” ; il en résulte qu’“il y en a peu, si l’on excepte quelques-unes dont les modernes sont les auteurs, qui aient le mérite de l’exactitude et des proportions naturelles”²⁴. Ces “modernes” sont ses contemporains, anatomistes du XVIII^e siècle, Tarin en particulier, Haller et Samuel Soemmerring (1755-1830) aussi.

Derrière l’intention, somme toute assez banale, de mettre en avant les mérites de son propre travail, se profile donc, à travers les “détails historiques” fournis par Vicq d’Azyr dans cette partie du *Traité*, une coupure avec le passé. Le clivage est net entre des prédécesseurs honorables mais dépassés, et des contemporains dont les meilleurs ont fait faire à l’anatomie, pour reprendre l’expression de Portal, “plus de progrès dans l’espace d’un siècle, que dans celui de deux

mille ans”; des progrès tels qu’on la croirait “une science nouvelle”²⁵. L’histoire en témoigne, c’est là son usage en l’occurrence: établir la supériorité du présent.

Si on se tourne vers un ouvrage postérieur comme la *Médecine* de l’*Encyclopédie méthodique*, dont Vicq d’Azyr dirigea la publication des six premiers tomes à partir de 1787, on constate tout d’abord que l’une des neuf grandes matières annoncées dans le titre général est “la biographie médicale, c’est-à-dire, les vies des Médecins célèbres, avec des notices de leurs Ouvrages”²⁶. C’est, explicitement indiquée par une formulation qui rappelle le genre des vies des savants, la composante historique de ce dictionnaire: à chacun des “médecins célèbres” retenus correspond une entrée par ordre alphabétique. Il n’y a pas, en revanche, d’entrée *Histoire*; l’absence est significative, même si elle aurait fait partie du tome VII, publié en 1798, partant après la mort de Vicq d’Azyr. Quant aux articles rédigés par celui-ci, les trois plus importants et les plus longs appartiennent au tome II (1790): *Anatomie pathologique de l’homme*, *Anatomie pathologique des animaux* et *Enseignement de l’anatomie et de la physiologie*. Ils en occupent à eux seuls 377 pages (236 à 612), mais ne contiennent quasiment pas de considérations historiques. Pour les retrouver il faut se reporter à l’article suivant, *Anatomie*, signé par Jean Verdier (1735-1820) et répertorié sous la rubrique *Jurisprudence de la Médecine & de l’éducation physique*.

Chez Vicq d’Azyr, en somme, l’anatomiste ne fait pas de l’histoire, il ne s’occupe que de science. Mais l’histoire n’est pas pour autant délaissée ou minorisée dans sa vision de la médecine; au contraire, elle s’y voit attribuer une place de premier ordre. Seulement, l’histoire est une affaire d’historien, et c’est en réclamant pour soi cette condition que Vicq d’Azyr s’y intéresse et en fait. Le véhicule en est un autre type de textes, un autre genre de discours: les éloges des savants ou “éloges historiques”.

Des “matériaux pour l’histoire de l’esprit humain”

Dans le *Discours* qui ouvre son édition des œuvres de Vicq d’Azyr, Jacques-Louis Moreau de la Sarthe le présente sous trois angles: comme anatomiste, comme médecin, et, “relativement à ses Éloges historiques”, comme historien des sciences²⁷. Il ne s’agit pas, dans ce dernier cas, d’une définition apportée par Moreau pour caractériser une partie de l’œuvre de Vicq d’Azyr dans le but d’ordonner son exposé; elle reprend des propos de Vicq d’Azyr lui-même, qui considérait ses éloges comme une contribution à l’histoire des sciences et les composait dans cet esprit: “Pour se rendre utile, j’ai pensé que le panégyriste devoit aussi remplir les fonctions d’historien²⁸”. Panégyriste-historien dont le but est “ d’être utile ”: c’est ce que préconise en fait “l’auteur très-recommandable” de l’*Essai sur les éloges*, Antoine Léonard Thomas (1732-1785), que Vicq d’Azyr cite dans la préface à l’un des recueils de ses éloges²⁹.

Académicien français et auteur de plusieurs éloges remarquables, Thomas publia son *Essai* dans l’édition de ses *Œuvres* parue en 1773. Réédité à plusieurs reprises dès l’année suivante, ce texte est à la fois une histoire “de cette branche de la littérature, depuis les Égyptiens et les Grecs jusqu’à nous”³⁰, et une poétique du genre. Une place considérable y est faite aux éloges des savants: il y en eut dès le XVI^e siècle, dit Thomas en évoquant notamment Scévole de Sainte Marthe (1536-1623), mais une grande impulsion leur fut donnée “à l’institution des académies en France”, lorsqu’“il fut réglé qu’on prononce-roit l’éloge de chaque académicien après sa mort”³¹. Dans l’Académie royale des sciences, la tâche incombait au secrétaire perpétuel, fonction qui fut remplie par Fontenelle (1657-1757) pendant quarante ans, et qui fit de lui le panégyriste des savants par excellence³². Il en fut de même pour l’Académie royale de chirurgie, fondée en 1731, et son secrétaire perpétuel Antoine Louis (1723-1792)³³. La Société royale de médecine n’eut, quant à elle, qu’un seul secrétaire

perpétuel depuis sa création en avril 1776 jusqu'à sa dissolution par la Convention en août 1793: Félix Vicq d'Azyr.

Présidée par le premier médecin de la reine Joseph-Marie François de Lassone (1717-1788), la Société était chargée de “tenir une correspondance avec les médecins de province”, pour tout ce qui pouvait être “relatif aux maladies épidémiques et épizootiques”, autrement dit de mettre en place un système permanent d'information sanitaire par l'établissement d'un réseau de correspondants couvrant l'ensemble du territoire du royaume³⁴. Principalement destiné donc “à l'étude des Epidémies & Epizooties, & au traitement de ces maladies”, le “nouvel établissement” élargit toutefois très rapidement les objets de ses recherches à l'ensemble des questions relatives à la santé publique. Au cours des dix-sept ans d'existence de la Société, Vicq d'Azyr rendit hommage par ses éloges à plusieurs dizaines de ses pairs décédés, français ou étrangers: des savants de grand renom comme Haller, Linné (1707-1778), Pieter Camper (1722-1789) ou Benjamin Franklin (1706-1790), des médecins comme Anne-Charles Lorry (1726-1783), Joseph Lieutaud (1703-1780), les Anglais John Fothergill (1712-1780) et William Hunter (1718-1783) ou le président Lassone, des chimistes comme Pierre-Joseph Macquer (1718-1784) ou le Suédois Carl Wilhelm Scheele (1742-1786), l'agronome et ingénieur Henri-Louis Duhamel de Monceau (1700-1782), entre autres.

Ces pièces d'éloquence, vouées selon Antoine Thomas “à rendre justice à des citoyens utiles”, étaient des compositions relevant d'un genre littéraire aussi bien qu'historiographique, dans la lignée des *vies* des hommes illustres mais insérées dans un cadre académique qui leur conférait en outre un rôle de mémoire institutionnelle. À constituer celles de leurs corps respectifs s'employaient à la même époque, en tant qu'historiographes, Vicq d'Azyr à la Société royale de médecine, Condorcet à l'Académie royale des sciences, où il avait

été élu secrétaire perpétuel en 1776, Antoine Louis à l'Académie de chirurgie. Ils n'étaient pas les seuls : Jacques Hazon avait rédigé en 1778 la *Notice des hommes les plus célèbres* de la Faculté de médecine de Paris, évoquée plus haut, comme une suite à son *Éloge historique* de la Faculté, prononcé le 11 octobre 1770 et imprimé cette même année à Paris. Mais Hazon avait donné par ailleurs un *Éloge* de Thoumasseau de Cursay, conseiller-médecin ordinaire de Louis XIV (Paris, 1778), tout comme Chomel, auteur de l'*Essai historique sur la médecine en France* déjà cité, avait publié des éloges des médecins Molin (1761) et Louis Duret (1765).

Panégyriste des savants va donc de pair avec historien des sciences, et Vicq d'Azyr, qui se réclame de cette double condition, ne fait par conséquent qu'épouser ce qui apparaît comme un état de fait. Les éloges, qui ont "pour but d'exciter l'émulation et d'honorer le talent", tirent cependant leur plus grande utilité de ce qu'ils fournissent "des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain"³⁵. Ce n'est pas l'affirmation du caractère historiographique de ces textes qui fait la singularité de la pensée du secrétaire de la Société royale de médecine à ce sujet, mais plutôt sa vision de l'histoire des sciences et de la médecine. "J'ai pensé, dit-il, que les véritables époques des sciences n'étoient marquées ni par les années, ni par les siècles qui divisent le temps sans donner la mesure du savoir, mais par les grandes inventions qui appartiennent aux grands hommes; j'ai pensé qu'il fallait fixer ces époques par le tableau de ces inventions, montrer l'état actuel de chaque science, et rechercher ce qui reste à faire pour l'agrandir"³⁶.

Vicq d'Azyr voit sa tâche d'historien d'une manière spécifique, comme témoin éclairé de la science de son temps, et affirme du même coup une spécificité des sciences en tant qu'objet d'histoire, l'état du savoir – le *tableau* des inventions – sous-tendant la périodisation et non l'inverse. Le rôle des éloges n'est pas selon lui d'offrir une simple chronique ou une pure présentation des "résultats"; l'his-

torien qui les produit doit surtout exposer “la marche des idées et l’enchaînement des expériences”; “l’invention et la méthode même des inventeurs y sont tracées; on y voit le génie sous toutes les formes et dans toutes les positions, aux prises avec la nature et avec la fortune”³⁷. Aussi ce projet, dont Vicq d’Azyr souligne l’originalité^{al}, implique de considérer les savants “dans le silence du cabinet, ou dans les opérations du laboratoire”, mais aussi “les environner des contemporains qui les ont accompagnés dans la carrière; les comparer avec ceux qui les ont précédés; oser même prédire leur influence suivie. J’ai sur-tout cherché à saisir l’idée qui a dû être le principe de leur conduite et le mobile de leurs travaux”³⁹.

Si l’histoire que Vicq d’Azyr a en tête est toujours – le genre des éloges l’impose – une histoire biographique, celle-ci commande, dans l’idéal, davantage la forme que le contenu de ce qui se veut une histoire des idées scientifiques, inscrite qui plus est dans une histoire générale des idées. Il en fait expressément mention dans l’un des plus importants de ses éloges, celui de Buffon (1707-1788), qu’il prononça non pas à la Société royale de médecine, mais comme discours de réception à l’Académie française, le 11 décembre 1788⁴⁰. Dans cet éloge, Vicq d’Azyr prend l’exemple de Buffon, dont il allait occuper le fauteuil à la suite de son décès, pour mettre l’accent sur les liens entre la culture scientifique et les lettres: c’est en effet en comparant, dit-il, “les grands Ecrivains dont notre siècle s’honore, avec ceux par qui les siècles précédens furent illustrés”, qu’on peut constater comment “la culture des Sciences a influé sur l’art oratoire, en lui fournissant des objets & des moyens nouveaux”⁴¹. Les progrès des sciences nourrissent ceux de l’ensemble des œuvres de l’esprit, auquel les sciences appartiennent en y occupant une place de choix. À la différence de ses ouvrages scientifiques, le corpus d’éloges des savants de Vicq d’Azyr non seulement fait une place à l’histoire mais est animé par une intention historiographique; l’un et l’autre de ces

deux versants de son œuvre ont néanmoins en commun le peu de cas qui y est fait aux époques reculées de la médecine. Le passé récent, le présent dominant très largement chez Vicq d’Azyr, qui n’accorde d’examen attentif qu’à “notre siècle”: le XVIII^e, ou plutôt les cent dernières années, si l’on tient compte de la périodisation qu’il institua pour régir les travaux de la Société royale de médecine quant “à faire un Extrait raisonné de ce que les meilleurs auteurs ont écrit sur la Médecine pratique” – extraits destinés à être publiés dans la première des trois parties de chaque volume de l’*Histoire et mémoires* de la Société⁴². Le *Mémoire instructif* de 1776 stipulait à ce propos que “Les auteurs qui ont écrit sur la Médecine pratique seront divisés en deux classes; la première s’étendant depuis Hippocrate jusqu’à Sydenham; & la seconde, depuis Sydenham jusqu’à nos jours. Cette division sera avantageuse, en ce que la comparaison de la Médecine ancienne avec la moderne deviendra beaucoup plus facile & plus instructive”⁴³. Périodes inégales que celles définies par le secrétaire perpétuel de la Société: avant et après Thomas Sydenham (1624-1689), plus de deux millénaires contre une petite centaine d’années. Dans l’optique de Vicq d’Azyr, le début du temps des “modernes” se rapproche, son étendue rétrécit.

Pratique et enseignement

L’histoire de la médecine, parmi les usages qui lui sont réservés par beaucoup de ceux qui s’y intéressent et en écrivent au XVIII^e siècle, peut – ou doit – être un outil pour la pratique médicale. Dans les années 1720, John Freind est déjà un ferme partisan de cette démarche: dans sa *History of physick*, Freind se dit convaincu “that a thorough acquaintance with the Writers of Physick, especially the old ones, is the surest way to fit a man for the practice of his art”⁴⁴. Vicq d’Azyr, on l’a vu, n’aurait pas écrit “especially the old ones”, mais on retrouve cet esprit d’une médecine “qui pratique sa pro-

pre histoire”, pour reprendre encore l’expression de Jackie Pigeaud, dans ce que prévoit le *Mémoire instructif* de la Société royale pour ses travaux sur les “extraits raisonnés” des ouvrages de médecine pratique. Le choix de Sydenham pour fixer la frontière entre anciens et modernes s’explique aussi par cette même intention: ses écrits, “ceux de Ramazzini & de plusieurs autres modernes, offrent des détails très-intéressants sur l’histoire de plusieurs Epidémies. Ce sont ces auteurs qu’il faut se proposer pour modèles, sur les traces desquels tout bon observateur doit marcher”⁴⁵.

Avec Hermann Boerhaave (1668-1738), Sydenham avait aussi été pris comme référence des ‘modernes’ par l’Anglais John Barker (1708-1749), dans son *Essai sur la conformité de la médecine des anciens & des modernes* ou – le titre mérite d’être cité en entier – *Comparaison entre la pratique d’Hippocrate, Galien, Sydenham & Boerhaave, dans les maladies aiguës, où l’on fait voir quelle doit être la pratique de médecine dans ces maladies*. Publié en anglais à Londres en 1747 et traduit en français en 1749, le livre de Barker connut en 1768 une deuxième édition française *revue, corrigée et augmentée* par Anne-Charles Lorry, associé ordinaire de la Société royale de médecine. Vicq d’Azyr s’y attarde dans l’éloge de Lorry, prononcé le 31 août 1784. Tout en rendant compte des idées contenues dans “cet excellent Traité” amélioré par les soins de son confrère, il en profite pour insister sur des aspects qui lui tiennent spécialement à cœur: “Il résulte de cette lecture, bien propre à donner une grande idée de notre art, que la médecine est plus indépendante qu’on ne le croit des autres sciences physiques [...] L’auteur & l’éditeur de ce traité ont eu le même projet, qu’ils ont annoncé dès les premières pages: en faisant connoître l’esprit & les principes de la vraie médecine, ils s’étoient proposé d’ouvrir les yeux du public sur l’incohérence des assertions & sur l’incertitude des promesses faites par les empiriques”⁴⁶.

Éclairer la pratique, affirmer la spécificité de la médecine dans le concert des sciences, combattre les ‘abus’ des charlatans, ignorants et autres empiriques, voilà des objectifs fondamentaux auxquels doit conduire pour Vicq d’Azyr un bon usage de l’histoire. D’où l’appartenance de l’article *Abus* du dictionnaire de médecine de l’*Encyclopédie méthodique*, qu’il rédigea, à la matière *Histoire de la médecine*⁴⁷. D’où, surtout, l’incorporation de cette matière aux études médicales, qu’il préconise dans le *Nouveau plan de constitution pour la médecine en France*, présenté en 1790 à l’Assemblée nationale par la Société royale de médecine. Ce projet très détaillé, qui ne fut pas adopté mais exerça néanmoins une grande influence, embrassait un vaste ensemble de questions à réformer, aussi bien scientifiques et pédagogiques qu’institutionnelles et réglementaires. Pour ce qui était de la formation des médecins, le texte en dressait une critique très sévère: “Nous disons qu’il n’existe pas, dans tout le Royaume, une seule École, où les principes fondamentaux de l’Art de guérir soient enseignés dans leur entier; [...] que des examens faciles & presque nuls, ont tellement multiplié le nombre des Docteurs ignorans & des charlatans avides, que la fortune & la santé des Citoyens en sont menacées de toutes parts”. Les études se réduisent, affirme-t-on un peu plus loin, à quelques années “qui se passent à dicter ou à lire des Prolégomènes de Médecine, uniquement formés de définitions & de divisions stériles”: dans la plupart des écoles “on n’enseigne ni l’anatomie complète de l’homme, ni l’Art de la dissection, ni la Botanique, ni la Chimie médicale dans toute son étendue, ni la Pharmacie, ni l’Art de formuler, ni la Nosologie, ni l’Histoire de la Médecine, ni le Traité des maladies”; des écoles, par ailleurs, où “nul encore n’a professé son Art près du lit des malades”, et “d’où l’on sort enfin sans avoir rien appris de ce qu’un Médecin praticien doit savoir”⁴⁸.

Dans ce tableau, sans doute excessivement noirci⁴⁹, apparaissent soulignés comme déficiences des aspects qui, on l’a vu, préoccupaient

centralement Vicq d'Azyr: la pratique insuffisante, les 'abus'. Pour y remédier, le *Plan* prévoyait, outre l'allongement des études médicales de trois à six ans, la substitution des facultés existantes par des Collèges ou la réforme des examens, l'introduction de l'expérience pratique pour les étudiants comme une composante forte de leur formation, l'instauration de concours pour la nomination des professeurs, et la création de nouvelles chaires, parmi lesquelles celle d'histoire de la médecine. Cette dernière proposition était tout à fait nouvelle: pour la première fois l'histoire se voyait reconnaître un statut institutionnel venant sanctionner d'un point de vue disciplinaire le statut intellectuel qui avait émergé au cours des décennies précédentes.

Le *Plan* ne se limitait pas à proposer la création d'une chaire d'histoire de la médecine, mais situait cette matière dans une réflexion plus générale sur l'organisation du savoir médical, qui donnait le cadre et l'arrière plan des propositions concrètes stipulées par le document. Ainsi on établissait une classification des sciences médicales, à l'intérieur de laquelle l'histoire appartenait à la catégorie des "sciences théoriques directes", dont l'objet était "d'appliquer" les "sciences théoriques préliminaires" – l'anatomie, la chirurgie, la physiologie, la pharmacie et la matière médicale – "à la conservation de la santé ou à la guérison des maladies"⁵⁰. En ce qui concerne l'enseignement dans les Collèges à créer, il devait "s'exercer sur cinq principaux chefs": la "connaissance de l'économie animale", celle des substances "dont l'action influe sur cette économie", "le choix des moyens propres à conserver le corps dans l'état de santé", l'examen des diverses maladies, "de leurs symptômes, de leurs indications, & des remèdes propres à les combattre" et, finalement, "l'histoire de la Science elle-même" et "la manière d'en étudier les principes"⁵¹.

L'"ordre et le partage des chaires" était sous-tendu par la classification citée, et découlait de la définition de ces cinq "chefs"; d'où la relation étroite entre les "leçons sur l'Histoire de la Médecine & de la

Chirurgie” et l’enseignement “de la méthode d’étudier et d’observer”, deux matières qui, relevant du même “chef”, devaient être confiées au même professeur – celui d’histoire, en l’occurrence: “Qui pourra mieux indiquer la méthode d’étudier la Médecine, que le Professeur d’Histoire, aux yeux duquel sera toujours présente la succession des travaux qu’on a entrepris pour en hâter les progrès?”⁵² Car “l’Histoire de la Médecine & de la Chirurgie montre la Science dans toute son étendue; elle indique ce qui est fait & ce qui reste à faire”⁵³.

Le professeur d’histoire devait donc assumer, dès lors qu’il était chargé aussi d’enseigner le *methodus studii*, un rôle de “conducteur utile” pour les élèves⁵⁴, un guide des lectures à effectuer – un “petit nombre d’écrits” et non pas “un nombreux catalogue de livres de toutes espèces” –, en indiquant également “des observations à faire, des essais, des expériences à tenter”. Quant à l’histoire proprement dite, le *Plan* prescrivait que le professeur “parcourera les époques mémorables de la Médecine; il comparera les sectes en opposant leurs principes; il déterminera quelles sont les pratiques locales, que la nature des climats exige, &, sans s’arrêter jamais à d’inutiles recherches, démêlant dans ces longs & éternels combats de la raison & de la folie, quelles sont les traces de la vérité, il fera connoître les grandes causes qui ont amené constamment des erreurs”⁵⁵. Ce n’est pas une histoire dont le but était d’expliquer ou justifier le présent; sa fonction était plutôt, en alliance avec le contenu du *methodus studii*, celle d’une source d’enseignements qui pouvaient et devaient éclairer la marche du médecin en direction du progrès.

Ce n’est pas non plus une histoire faite des vies des médecins célèbres, mais vouée, comme l’écrira Kurt Sprengel deux ans plus tard, dans le premier tome de sa *Pragmatischen Geschichte der Arzneykunde*, à examiner “les systèmes qui ont régné successivement, les méthodes sur lesquelles on a basé le traitement des maladies, et les révolutions que la théorie a éprouvées, aussi bien que la pratique”⁵⁶. C’est aussi

l'approche qu'adoptera Pierre Cabanis (1757-1808) dans son *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*, rédigé en 1795 comme introduction à un ouvrage beaucoup plus vaste et plus ambitieux sur " toutes les parties de la médecine, en indiquant pour chacune, la méthode qui [...] peut seule diriger avec sûreté, son étude et son enseignement " ⁵⁷. Cabanis ne réalisa pas son projet, et ne fit imprimer, en 1804, que cette introduction dont l'objet était de tracer "l'histoire des révolutions de la médecine ; de caractériser chaque révolution par les circonstances qui l'ont fait éclore, et par les changemens qu'elle a produits dans l'état, ou dans la marche de la science; enfin, de chercher à voir si ces différens tableaux, rapprochés des méthodes philosophiques modernes, ne peuvent pas fournir quelques vues utiles à sa réforme et à celle de son enseignement" ⁵⁸. Ce propos de Cabanis reliant histoire et réforme rejoint celui de Vicq d'Azyr, et rend explicite un usage précis du passé: celui de nourrir et éclairer les transformations dans l'exercice et l'enseignement de la médecine que l'on perçoit nécessaires, voire urgentes, et que l'on préconise. En d'autres termes, rechercher, dans chaque "révolution" de la médecine "les moyens propres à rendre plus utile, celle qui se prépare depuis quelque temps" ⁵⁹. Tout comme au XVI^e siècle, il s'agit là d'un usage productif, mais qui ne concerne ici que très faiblement et de manière indirecte des aspects théoriques et doctrinaux, qui ne participe qu'accessoirement à la production du savoir médical et qui est fondé sur un écart net posé entre le passé – objet de l'histoire – et le contemporain, ce dernier projeté dans une idée de progrès qui interdit tout autant d'ignorer l'histoire que de la prolonger dans le présent de la science.

L'histoire comme projet

Le *Plan* de 1790 est, par sa nature même, un document programmatique; les propositions qu'il contient sur l'histoire de la médecine

sont précises mais succinctes. Or l'œuvre de Vicq d'Azyr, abondamment peuplée d'Instructions ou Mémoires instructifs, de règlements, d'Avis et de tableaux, de définitions, d'introductions et de discours préliminaires, présente assez souvent ce même caractère programmatique. C'est sous cette forme que l'on retrouve, non seulement dans le *Plan* donc, ses réflexions sur l'histoire, et non pas insérées dans des textes proprement historiographiques. Ainsi par exemple, lorsqu'il prône, dans son discours sur les éloges des savants, de relier l'histoire de la médecine à celle des sciences et de concevoir celle-ci comme une histoire des idées, il énonce une manière de penser le passé qui reste, en termes de sa réalisation concrète dans son œuvre, à peine à l'état d'ébauche. Cette conception apparaît beaucoup plus développée et mise en œuvre chez Sprengel ou chez Cabanis, ce dernier soulignant l'importance de joindre à l'histoire de la médecine "celle de plusieurs autres sciences collatérales" et de "tracer, en quelque sorte, celle de la société civile toute entière". Ce n'est en effet "qu'en se remettant sous les yeux ces différens objets à la fois; en examinant l'influence réciproque de l'état social et des événements politiques, leur influence commune sur la marche de l'esprit humain en général, et celle des différentes sciences sur la médecine en particulier, qu'on peut avoir une idée précise et complète de l'état de celle-ci dans toutes les époques, jusqu'à nos jours"⁶⁰.

Éparses dans des multiples écrits de diverse nature, les idées de Vicq d'Azyr sur l'histoire de la médecine imposent, afin de les saisir, un parcours de l'ensemble de sa production. On constate alors que leur formulation explicite et véritablement articulée appartient pour l'essentiel à des textes rédigés à partir du début des années 1780, période qui coïncide avec la consolidation et le développement des activités et des responsabilités académiques de Vicq d'Azyr, tout particulièrement au sein de la Société royale de médecine. Sa vision du rôle et des usages de l'histoire se rapporte pour une grande part aux sollici-

tations propres à ce contexte : mémoire institutionnelle, organisation et réforme de la profession. Mais cette vision est aussi marquée par d'autres aspects, plus spécifiquement intellectuels bien que liés à des enjeux d'application: tirer des leçons du passé, voire en exploiter les acquis, afin de conduire la pratique ou contribuer à structurer la méthode aussi bien d'étudier que d'observer.

Aussi dans la formation du savoir médical, l'histoire n'est plus un champ de circulation de connaissances actives mais a pour fonction de refléter un tableau ordonné de leur altérité. Altérité qui sous-tend la conversion de l'histoire en une composante des savoirs médicaux, circonscrite et définie par un objet propre. Une discipline, que Vicq d'Azyr est le premier à désigner en tant que telle en vue de sa reconnaissance officielle en France, et dont il esquisse des attendus théoriques, sinon méthodologiques – critères de périodisation, inscription dans le cadre général de l'histoire des sciences et des idées – y compris quand elle investit des formes, telles que les éloges des savants, tributaires de genres historiographiques anciens. Dans un mouvement de sa pensée qui lui est caractéristique, en somme, Vicq d'Azyr saisit l'état de l'histoire de la médecine comme problématique qui, dans ces dernières décennies du XVIII^e siècle, se trouvait à plusieurs égards au bord de la cristallisation dans de nouvelles configurations, et la synthétise en la déclinant en termes de projet.

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. MACHIAVELLI, N., *Discorsi... sopra la prima deca di T. Livio*. In: *Tutte le opere di Nicolo Machiavelli... divise in V parti*. S.l., s.n., 1550, p. 1.
2. Pour une analyse de ces controverses, en particulier à propos des critiques d'André Vésale (1514-1564) à l'encontre de Galien dans le *De humani corporis fabrica* (1543), voir CARLINO A., *La fabbrica del corpo: Libri e dissezione nel Rinascimento*. Torino, Einaudi, 1994, pp. 246-254; cfr. CUNNINGHAM A., *The Anatomical Renaissance: The Resurrection of the Anatomical*

Projects of the Ancients. Aldershot, Scholar Press, 1997, pp. 131-136; et MANDRESSI R., *Le Regard de l'anatomiste: Dissections et invention du corps en Occident*. Paris, Seuil, 2003, pp. 90 ss.

3. Ainsi Realdo Colombo († 1559), par exemple, fait état de ses accords et ses désaccords avec les vues de Galien et de Vésale, sans établir une distinction entre les deux en fonction des quelque quatorze siècles qui séparent leurs écrits respectifs. Voir COLOMBO R., *De re anatomica libri XV*. Venise, N. Bevilacqua, 1559, p. 10.
4. Pour la distinction entre ces deux groupes et leurs démarches intellectuelles respectives, voir FRENCH R. K., *Berengario da Carpi and the Use of Commentary in anatomical Teaching*. In: WEAR A., FRENCH R. K., LONIE I. M., *The Medical Renaissance of the Sixteenth Century*. Cambridge, Cambridge University Press, 1985, pp. 47, 66-67 passim.
5. FRENCH R. K., *Dissection and Vivisection in the European Renaissance*. Aldershot, Ashgate, 1999, p. 76. Les exemples cités par French sont les *Institutionum medicinae* de Leonhart Fuchs (Lyon, 1555) et les récits biographiques d'Arnau de Vilanova et de Gentile da Foligno par Symphorien Champier dans l'édition de Bâle, 1585, des *Opera omnia* du premier. Notons néanmoins que la "Vita Arnaldi Vilanova" de Champier figurait déjà dans une édition des *Opera* d'Arnau parue à Lyon en 1532. Champier est également l'auteur d'une *Galeni vita*, incluse dans son *Epithome Galeni* (Lyon, 1512), ainsi que d'une *vita* de Mesuë le jeune, publiée dans l'édition des *Opera* de celui-ci, à Lyon en 1523.
6. WEBSTER C., *The Historiography of Medicine*. In: CORSI P. et WEINDLING P., *Information sources in the history of sciences and medicine*. Londres, Butterworth, 1983, p. 30. À ces deux exemples que donne Webster on pourrait ajouter, pour la même époque, le *Catalogus illustrium medicorum* de Symphorien Champier (Lyon, 1533, In: MONTEUX S. de et al., *Annotatiunculae Sebast. Montui, ... in errata recentiorum medicorum...* ff. XLVIII-XLIX), et l'*Illustrium medicorum... vita* de Remaclus Fuchs (Paris, 1541).
7. Pour l'historiographie de la médecine en France au XIX^e siècle, voir WOHNLICH-DESPAIGNE I., *Les Historiens français de la médecine au XIX^e siècle et leur bibliographie*. Paris, Vrin, 1987. Cf. GAUCHET M., *Philosophie des sciences historiques: le moment romantique*. Paris, Seuil, 2002 (1^e éd.: 1988).
8. PIGEAUD J., *La médecine et ses origines*. CBMH/BCHM 1992; 9: 220 et 234-235.
9. *Ibid.*, p. 220.

10. Quelques années auparavant, Jean Bernier (1627-1698) avait publié ses *Essais de medecine où il est traité de l'histoire de la medecine et des medecins. Du devoir des medecins à l'égard des malades, & de celui des malades à l'égard des medecins* (Paris, 1689); la deuxième édition de ce livre, parue en 1695 et réduite d'un tiers par rapport à la première, portait un titre plus proche de celui de l'ouvrage de Leclerc: *Histoire cronologique de la medecine, et des medecins, ou il est traité de l'origine, du progrès, & de tout ce qui appartient à cette science*. L'*Histoire* de Leclerc fut rééditée trois fois – à Amsterdam en 1702 et 1723, à La Haye en 1729 – et traduite en anglais (Londres, 1699).
11. Les quatre restantes sont la *Bibliotheca medico-practica* (1695-98), la *Bibliotheca chemica curiosa* (1702), la *Bibliotheca pharmaceutico-medica* (1703) et la *Bibliotheca chirurgica* (1721).
12. Notons au passage le succès éditorial des deux principaux ouvrages impliqués dans cet échange: si l'*Histoire* de Daniel Leclerc connut quatre éditions et une traduction anglaise, celle de Freind fut rééditée aussi quatre fois et traduite en français (1727, rééditée en 1728) ainsi qu'en latin (1734, rééditée en 1735 et 1750).
13. Le titre complet est ici tout un programme: *Dictionnaire historique de la médecine, contenant son origine, ses progrès, ses révolutions, ses sectes et son état chez différens peuples, ce que l'on a dit des dieux ou héros anciens de cette science, l'histoire des plus célèbres medecins, philosophes ou personnes savantes de toutes nations qui ont concouru à son avancement... et le catalogue de leurs principaux ouvrages*. Le livre fut traduit en italien (*Dizionario storico della medicina*. Naples, 1761-65) et réédité en français en 1778.
14. Le titre complet de cet ouvrage de presque 600 pages in-12 est *Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine, qui peuvent avoir rapport à l'arrêt de la Grand'Chambre du Parlement de Paris, concernant l'inoculation; et qui paraissent favorables à la tolérance de cette opération*, mais en fait Bordeu n'y traite que très partiellement de l'inoculation.
15. En italien (*Storia prammatica della medicina*. Venise, 1812-1816) et deux fois en français, par Charles-Frédéric Geiger (*Essai d'une histoire pragmatique de la médecine*. Paris, 1809-10) et par Antoine-Jacques-Louis Jourdan (*Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au XIX^e siècle*. Paris, 1815-20).
16. *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*. Paris, Cavelier, 1767.
17. VICQ D'AZYR F., *Traité d'anatomie et de physiologie avec des planches coloriées représentant au naturel les divers organes de l'Homme et des Animaux*. Vol. 1. Paris, Didot l'aîné, 1786, p. 12.

18. Voir MANDRESSI R., op. cit. note 1, pp. 185-187.
19. VICQ D'AZYR F., op. cit. note 16, p. 1.
20. VICQ D'AZYR F., op. cit. note 16, pp. 1-2.
21. Qui ne cesseront, d'ailleurs, d'être reconduits: au XIX^e siècle on les retrouve toujours chez Achille Chéreau dans le très long article *Anatomie (histoire)* du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (tome IV, Paris, P. Asselin, V. Masson, 1866, pp. 190-298), et, la même année, chez Pierre Larousse, dans l'entrée *Anatomie* de son *Grand dictionnaire universel*.
22. TARIN P., *Anatomie*. In: *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers,...* Tome I. Paris, Briasson, David l'aîné, le Breton, Durand, 1751, p. 413. L'*Histoire abrégée des progrès de l'anatomie* occupe les pages 411 à 415 de l'article (pp. 409-437 dans sa totalité).
23. PORTAL A., *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*. t. I. Paris, Didot le jeune, 1770, pp. viii-ix.
24. VICQ D'AZYR F., op. cit. note 16, p. 11 (la deuxième partie du livre a une pagination différente).
25. PORTAL A., op. cit. note 22, p. xii.
26. L'hygiène, la pathologie, la séméiotique et la nosologie, la thérapeutique ou matière médicale, la médecine militaire, la médecine vétérinaire, la médecine légale, la jurisprudence de la médecine et de la pharmacie, sont les huit autres.
27. MOREAU DE LA SARTHE J. L., *Discours sur la vie et les ouvrages de Vicq d'Azyr*. In : *Œuvres de Vicq d'Azyr*, t. I. Paris, L. Duprat-Duverger, 1805, p. 3 (ce *Discours* de Moreau a une pagination propre).
28. VICQ D'AZYR F., note 28, p. 3.
29. *Ibid.*, pp. 1-6.
30. THOMAS A. L., *Œuvres complètes*, t. III. Paris, Desessarts, 1802, p.169.
31. *Ibid.*, pp. 136-137.
32. Voir, parmi les nombreuses éditions des éloges de Fontenelle, les tomes V et VI de ses *Œuvres* (Paris, M. Brunet, 1742), qui réunissent l'ensemble de ceux prononcés depuis 1699 jusqu'en 1739.
33. Voir *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie royale de chirurgie, de 1750 à 1792, par A. Louis*. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1859.
34. Voir VICQ D'AZYR F., *Mémoire instructif sur l'établissement fait par le roi d'une commission ou Société et Correspondance de Médecine*. S.I. s.d. [1776], pp. 4 ss.
35. VICQ D'AZYR F., op. cit. note 29, p. 1. Thomas utilise cette même expression dans son *Essai sur les éloges*, op. cit. note 31, p. 137.
36. *Ibid.*, p. 3.

37. *Ibid.*, pp. 1-2.
38. “Fontenelle lui même [...] n’a point exécuté dans toute son étendue cette partie du plan que je propose” (*Ibid.*, p. 3).
39. *Ibid.*, p. 4.
40. Cette élection illustre un autre usage des éloges, en tant qu’outil de promotion personnelle dans la poursuite d’une carrière dans le monde des lettres et des sciences: à l’instar encore une fois d’Antoine Thomas, qui fut élu à l’Académie française en 1766 après en avoir remporté cinq prix d’éloquence – en 1759, 1760, 1761, 1763 et 1765 – pour ses éloges du comte de Saxe, du chancelier Daguesseau, du lieutenant général des armées navales Du Guay-Trouin, de Sully et de Descartes, Vicq d’Azyr réussit à s’y faire élire à son tour, le 12 juin 1788, grâce à la réputation littéraire que ses éloges historiques, qu’il avait fait imprimer et distribuer gratuitement, lui avaient permis d’asseoir.
41. VICQ D’AZYR F., *Discours prononcé à l’Académie Française le Jeudi 11 Décembre 1788 à la réception de M. Vicq d’Azyr. (Éloge de Buffon)*. Paris, Demonville, 1788, p. 28.
42. Les neuf premiers volumes de l’*Histoire et mémoires* parurent sous la direction de Vicq d’Azyr. En 1798 l’École de santé de Paris, qui avait hérité des archives de la Société dissoute en 1793, fit publier un dixième et dernier volume. Voir *Histoire de la Société royale de médecine..., Avec les Mémoires de médecine & de physique médicale... tirés des registres de cette société. Année 1776-Année 1789*. Paris, Philippe-Denys Pierres..., Didot le jeune, 1798.
43. VICQ D’AZYR F., op. cit. note 35, pp. 55-56.
44. FREIND J., *The history of physick: from the time of Galen, to the beginning of the sixteenth century; chiefly with regard to practice*. London, J. Walthoe jr, 1725-1726, p. 30; In: PIGEAUD J., op. cit. note 7, p. 221.
45. VICQ D’AZYR F., op. cit. note 35, p. 4.
46. VICQ D’AZYR F., *Eloge de M. Lorry*. In: *Suite des eloges lus dans les séances publiques de la Société royale de médecine, par M. Vicq-d’Azyr, Secrétaire perpétuel de la Société &c. Cinquieme cahier*. Paris, Imprimerie de Monsieur, 1778, pp. 17-18. Un an auparavant, Lorry, qui avait selon Vicq d’Azyr un “goût très-vif” pour les anciens, avait achevé et fait publier les *Mémoires* de Jean Astruc (note 15), avec un éloge de l’auteur.
47. *Encyclopédie méthodique. Médecine*, tome I. Paris, Panckoucke; Liège, Plomteux, 1787, pp. 41-42.
48. *Nouveau plan de constitution pour la médecine en France*, pp. 2-3.
49. Voir BROCKLISS L. W. B., *Before the Clinic: French Medical Teaching in the Eighteenth Century*. *Clio Medica* 1999; 50: 91-92.

Rafael Mandressi

50. *Nouveau plan de constitution pour la médecine en France*, p. 16.
51. *Ibid.*, p. 14.
52. *Ibid.*, p. 19.
53. *Ibid.*, p. 15.
54. *Ibid.*, p. 24.
55. *Ibid.*, p. 22.
56. SPRENGEL K., *Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au XIX^e siècle*. t. 1. Paris, Deterville, 1815, p. 1; In: PIGEAUD J., op. cit. note 7, p. 222.
57. CABANIS P.-J.-G., *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*. Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1804, pp. vj-vij.
58. *Ibid.*, p. 9.
59. *Ibid.*, p. 10.
60. *Ibid.*, pp. 9-10.

Correspondence should be addressed to:

Rafael Mandressi, 17 Rue Pascal, 75005 Paris.